

RELATIONS
DE DIVERS
VOYAGES
CURIEX.

QUI N'ONT POINT ESTE' PUBLIEES,
ou qui ont esté traduites d'Hacluyt, de Purchas, & d'au-
tres Voyageurs Anglois, Hollandois, Portugais, Ale-
mands, Italiens, Espagnols; & de quelques Persans, Ara-
bes, & autres Autheurs Orientaux.

*Enrichies de Figures de Plantes non décrites, d'Animaux inconnus
à l'Europe, & de Cartes Geographiques de Pays
dont on n'a point encore donné de Cartes.*

DEDIEES AU ROY.

IV. PARTIE.



A PARIS,
Chez ANDRÉ CRAMOISY, rue de la vieille Bouclerie,
au Sacrifice d'Abraham.

MDCLXXII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.



AVIS SVR LA SVITE DV RECUEIL.

LE Recueil de Voyages dont j'ay déjà donné une grande partie, est un dessein auquel je travaille il y a plusieurs années; j'ay fait chercher dans les plus fameuses Bibliothèques les pièces qui pouvoient l'enrichir, & il y a peu de gens de cette erudition que je n'aye entretenus & consultez sur ce dessein. Cependant je trouve tous les jours de nouvelles pièces qui avoient échappé à ma recherche, ou qui paroissent de nouveau; je voy par là qu'il m'arrivera la mesme chose qui est arrivée à Hakluit, à Purchas, à Ramusio, qui ont fait des recueils de voyages, & qu'il me sera impossible dans la suite de m'arrester à l'ordre que je m'estois proposé au commencement, de ranger ces pièces selon que les pais dont elles parlent sont situés à nostre égard. Apres avoir décrit les Indes dans le premier Volume, j'avois employé la fin du second & tout le troisiéme à la description de la Chine; j'y avois inseré le Geographe Chinois, traduit par le Pere Martinius sous le nom de l'Atlas de la Chine, avec la route & l'histoire du voyage que les Hollandois y ont fait, & la Relation de leur premiere Ambassade; ma pensée estoit en continuant cet ordre, d'y joindre la suite de cette negotiation, & les autres ambassades que les Hollandois y ont envoyées depuis, avec la Relation du voyage des RR. PP. Grueber & d'Oorville, tirée des lettres & des entretiens qu'on a eu avec eux sur ce sujet. Je me trouve encore une histoire entiere de la Chine, écrite en Persan, continuée jusqu'au commencement du dernier siecle, & qui peut en quelque façon suppléer la seconde decade qui manque à l'Histoire de la Chine, que le mesme Pere Martinius nous a laissée imparfaite, ne l'ayant continuée que jusqu'au temps de la naissance de JESUS-CHRIST. J'ay encore dans la mesme langue la Relation de l'ambassade que des Princes des descendans de Tamerlan envoyerent à la Chine, qui est une piece tres-curieuse, & une espece de découverte de ces pais mal connus, qui sont depuis la mer Caspienne jusqu'à l'Océan, & qui achevera de convaincre ceux qui doutent encore que le Cathay soit une partie de la Chine. Je me trouve outre cela un autre Voyage fait par terre des Indes à la Chine, que j'ay traduit d'un manuscrit Arabe, où il y a une infinité de belles remarques pour l'histoire naturelle, & quelques autres pièces de cette sorte, & mesme un livre de Confucius traduit du Chinois. Mon dessein estoit de donner ensuite une Relation bien plus ample de la terre d'Esu, du Japon, & des Isles qui sont à l'Est & au Sud de la Chine, & principalement de cette terre Australe dont on attend avec tant de curiosité, de sçavoir quelle partie elle fait de nostre terre, il m'est tombé entre les mains de quoy la satisfaire en partie, puisque j'ay le voyage de ceux qui l'ont cotoyée toute entiere, & qui ont trouvé que la mer l'environne de tous costez; j'ay mesme les veuës des costez de cette grande Isle. Mais quelques autres pièces dont je n'ay point parlé icy, & qui donneront de grandes lumieres pour ces pays, n'estant pas encore en estat, j'ay pensé que je ferois mieux de remettre à un autre temps ce que je ne pouvois donner maintenant qu'imparfait, & d'ailleurs mon but estant de rendre communes à ceux de ma nation les connoissances que nos voisins ont tirées de leurs navigations & voyages de long cours; après avoir mis en nostre langue beaucoup de Relations qui peuvent servir pour la navigation des Indes Occidentales, j'ay crû que je ne devois pas differer plus long-temps à donner ce que j'ay des Indes Occidentales, puisque nos François y font maintenant des navigations fort frequentes sous l'autorité & direction d'une tres-puissante Compagnie.

Je commenceray donc le Recueil des Indes Occidentales par une description

du NATUREL DES INDIENS, que D. Juan Palafox, ce fameux Eveſque des Indes, presenta au Roy d'Eſpagne en forme de Memorial, pour obliger ce Prince à reprimer la tyrannie avec laquelle on traite les Indiens. J'y joindray beaucoup de ces Relations que l'on n'a point encore vuës, & principalement des païs où nos flottes navigent le plus ordinairement, afin que les connoiſſances qu'en ont eu les autres Nations, inſtruiſent la noſtre de ce qu'elle y doit faire pour ſon commerce & pour ſon eſtabliſſement. Et ayant reconnu, comme je viens de dire, l'impoſſibilité qu'il y a de ſuivre dans un Recueil l'ordre des païs que je m'eſtois propoſé, toutes les pieces que je donneray deſormais ſeront comme détachées, afin que lors qu'il en viendra d'autres on les puiſſe joindre enſemble, ou les ſeparer ſelon que l'on le jugera à propos.

LE VOYAGE AU PEROV m'a ſemblé fort curieux, je ne puis rien dire de ſon auteur que je ne connoiſſe que ſous le nom du ſieur Acarete, qui eſt peut-eſtre un nom ſuppoſé, mais je puis bien ajouter à ce qu'il dit de ſon Voyage au Perou, ce que le Pere Oualle nous en a laiſſé. Pour ce voyage, dit-il, l'on ſe fert de charettes tirées par des bœufs; l'on rend ces charettes aſſez commodes, car on les couvre par dedans de roſeaux, & par deſſus avec des cuirs, y laiſſant toutefois des ouvertures pour ſervir de portes, & d'autres qui tiennent lieu de fenêtres, afin que l'on puiſſe avoir de l'air. Le lit du voyageur eſt étendu dans le fond de la charette, & il arrive ſouvent qu'il trouve avoir fait une grande traite, & eſtre arrivé au giſte ſans eſtre ſorty de ſon lir; avec cette commodité il a ſ'il veut le divertiffement de la chaffe; car ſans s'éloigner beaucoup de ſon chemin il peut monter à cheval, ſes chiens ſont preſque auſſitost partir des hardes de beſtes fauves ou de ces moutons du pays, les chiens les lançent, & le chaffeur n'a autre choſe à faire qu'à tuer à coups de bâtons les faons ou petits de ces beſtes, qui ne pouvant pas ſuivre leurs meres, deviennent ſa proye, & en peu de temps il charge ſon cheval de ſa chaffe ſans s'eſtre éloigné du chemin. Ce voyage pourroit paſſer pour une promenade & pour un divertiffement, ſi les chaleurs de ces quartiers n'eſtoient exceſſives. On voyage de nuit pour les éviter; le jour il faut ſe repoſer, ſi l'on peut appeller repos le temps qu'on paſſe arreſté au milieu d'une campagne que le Soleil brûle, ſans qu'il y ait aucun arbre; & où l'on conte pour une bonne fortune lors qu'au bord d'une riviere on trouve quelque pied de ſureau qui fait un peu d'ombre. Pour moy ma plus grande peine eſtoit pour l'eau, lors qu'on rencontroit quelques-unes de ces rivieres, on en faiſoit une proviſion pour trois jours, hors de cela celles que l'on trouve dans les campagnes, ſont vertes & botieufes, & le manquement d'eau oblige quelques fois les voyageurs à doubler la traite. J'ay veu dans ces rencontres les bœufs ſentir l'eau de quatre à cinq lieuës, & y courir quelque force qu'on fiſt pour les retenir; ceux meſme qui eſtoient attachez à la charette y courroient comme les autres, & ſe jettant tous dans l'eau, nous en oſtoient quelquesfois l'uſage, car ils en avoient fait de la bouë auparavant que nous euſſions éteint noſtre ſoif. Nous ſouffrions beaucoup quand cela nous arrivoit, après que l'eau de proviſion avoit manqué; & la diligence de faire partir devant quelqu'un pour avoir de l'eau, avant qu'elle euſt eſté gâtée par nos bœufs, eſtoit inutile, car ils prevenoient toujours ceux que l'on envoyoit. Il faut quelquesfois porter toutes ſes proviſions pour quinze jours, ce chemin n'eſt point encore aſſez battu pour avoir des hoſtelleries, & dans l'étendue de pluſieurs lieuës, on ne trouve ny collines, ny pierres, ny bois à bruſler; & le bois eſt meſme une des choſes dont il faut faire proviſion.

EXTRAIT DV PRIVILEGE DV ROY.

PAR grace & Privilege du Roy, donné a Paris le 8. Juin 1661. il eſt permis à GIRARD GARNIER de faire imprimer un *Recueil de diverſes Relations & Voyages*, &c. en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſeparément, pendant le temps de dix années; avec deſenſes à tous autres d'en rien imprimer, vendre ny diſtribuer, ny aucune Carte, ny Figure, ſous quelque pretexte que ce ſoit, ſans ſon conſentement, ſous les peines portées dans ledit Privilege.



RELATION DES VOYAGES DV SIEVR

..... dans la riviere de la Plate, & de là par terre
au Perou, & des observations qu'il y a faites.



L'INCLINATION que j'ay toujours eüe à voyager me fit quitter, estant encore assez jeune, la maison de mon pere ; mais je puis dire avec verité, que je me portay à cette resolution bien moins par une simple curiosité de voir du pays, que par le desir d'acquérir des lumieres & des connoissances, dont je pusse dans la suite du temps me prevaloir, non seulement pour mes interests particuliers, mais aussi pour le service de mon Prince & de ma patrie ; ce que je proteste avoir esté la principale fin de mes voyages. Je passay d'abord en Espagne, où je me rendis en peu de temps la langue du pays assez familiere, y ayant fait quelque sejour, particulièrement à Cadis. Il me prit envie d'aller aux Indes Occidentales, occupées par les Espagnols, sur le recit que j'avois souvent ouy faire par eux-mesmes des richesses qu'ils en tirent, & de la bonté du pays ; il s'agissoit de rencontrer une occasion favorable, qu'il est fort difficile à un étranger de trouver en ce pays-là, & il arriva une conjoncture qui en fit naistre une dans la suite du temps, de la maniere que je vais raconter.

En l'année 1654. Olivier Cromwel alors protecteur de la republique d'Angleterre, ayant formé le dessein de surprendre les galions du Roy Catholique, qui reviennent tous les ans des Indes, avoit envoyé une armée navale sous le commandement de Blak, vers les costes d'Algarue & d'Andalousie, pour les attendre à leur retour : sur l'avis que les Espagnols en eurent, ils prirent resolution d'en équiper promptement une, pour l'opposer à celle des Anglois, & faire avorter leur entreprise. Ils assemblerent à cet effect 28. navires & 6. brûlots qu'ils firent partir sous la conduite du General Dom Paul de Contreras, qui avoit pour Vice-Amiral l'Amirante Castana, sur le vaisseau duquel je m'estois embarqué. Les deux armées se rencontrèrent vers le cap de saint Vincent, où elles demeurèrent plusieurs jours ; mais comme les Anglois reconnurent qu'il n'y avoit rien à faire pour eux, ils se retirèrent vers Lisbonne, & l'armée Espagnole relâcha à Cadis, où au commencement de l'année 1655. les galions arriverent heureusement, à l'exception du Vice-Amiral qui s'estoit perdu dans le canal de Bahama aux costes de la Floride.

Quelque temps après les Anglois ayant déclaré plus ouvertement la guerre aux Espagnols, par l'entreprise qu'ils firent sur l'isle de Jamaïque, dont ils se rendirent les maistres, la navigation des Indes Occidentales demeura assez long-temps interrompuë par les courses continuelles qu'ils faisoient sur les avenues de Cadis, & de San Lucar : ils y surprirent mesme quelques vaisseaux qui venoient des Indes, chargez de riches marchandises, se rendirent maistres d'un des plus grands, en brulerent deux autres, & mirent le reste en déroute : ensuite dequoy ils furent aux isles Canaries, où ils brulerent aussi la plus grande partie de la flotte, qui y estoit arrivée de la nouvelle Espagne, & qui y attendoit l'ordre de Madrit sur la route qu'elle devoit tenir pour éviter la rencontre des Anglois. Dans ces entrefaites les Hollandois qui ne cherchent qu'à faire leurs affaires parmy le desordre & le trouble où estoient les Espagnols, envoyerent plusieurs vaisseaux vers la riviere de la Plate, chargez de quantité de marchandises & de Noirs qu'ils avoient esté prendre à Angola & à Congo ; ces vaisseaux estant arrivez dans cette riviere, & s'étant

Avancez jusques à Bonnes-ayres, les habitans du lieu qui estoient privez depuis long-temps du secours qu'ils avoient coûtume de recevoir par les galions d'Espagne, dont la navigation estoit interrompue par les Anglois, & qui d'ailleurs manquoient de Negres & de plusieurs autres choses, firent tant auprès de leur Gouverneur, que moyennant un present qu'ils obligerent les Hollandois de luy donner, & certains droits qu'on leur fit aussi payer pour le Roy Catholique, il leur fut permis de descendre à terre, d'entrer dans la place, & d'y negocier.

Cependant les Ministres d'Espagne prevoyant que la cessation de leur commerce, & le manquement des denrées & marchandises de l'Europe en ces pays-là, pourroient contraindre les habitans d'y recevoir les étrangers, & de faire commerce avec eux (ce qu'ils tâchent d'empêcher autant qu'ils peuvent) jugerent à propos de donner des permissions à plusieurs particuliers de leurs sujets d'aller negocier aux Indes à leurs risques & fortunes. Un Cavalier

. en prit une, & équipa un vaisseau à Cadis où j'estois lors, sur lequel je pris d'autant plus volontiers resolution de m'embarquer, que j'avois eu auparavant plusieurs affaires de negociation avec luy, & que par l'amitié que nous avions contractée ensemble il voulut bien me laisser prendre son nom, & me faire passer pour son neveu, afin de cacher ma qualité d'étranger, qui m'auroit empêché, si elle avoit esté connue, de faire ce voyage, parce qu'ils ne souffrent pas en Espagne qu'autres que les naturels Espagnols s'embarquent sur les vaisseaux qu'ils envoient aux Indes. Nostre vaisseau qui estoit de 450. tonneaux, estant prest à la voile, nous partîmes sur la fin du mois de Decembre de l'année 1657. & après cent cinq jours de navigation, nous arrivâmes à l'embouchure de la riviere de la Plate, où nous fîmes rencontre d'une fregate Françoise, commandée par le capitaine Foran, avec lequel nous eûmes quelque combat. Après nous estre separez, nous continuâmes nostre route jusques à la veüe de Bonnes-ayres, où nous trouvâmes 22. navires Hollandois, & parmy eux 2. vaisseaux Anglois qu'on chargeoit de cuirs de taureaux, & de quantité d'argent & de laines de vigognes pour leur retour, qu'ils avoient eu en échange de leurs marchandises. A quelques jours de là 3. vaisseaux Hollandois sortans de la rade rencontrèrent le mesme vaisseau du capitaine Foran, qui estoit accompagné d'une autre fregate nommée la Mareschale, que commandoit le Chevalier de Fontenay. Après un assez rude combat les Hollandois se rendirent maistres de la fregate du Chevalier, firent main-basse sur tout ce qu'il y avoit dessus, & luy-mesme y fut tué.

Cet accident donna l'allarme à ceux de Bonnes-ayres, & leur fit prendre les armes, sur la croyance qu'ils eurent qu'il y avoit dans la riviere quelque escadre de vaisseaux François pour entreprendre sur leur pays, cela les fit résoudre d'envoyer demander du secours au Comte Albaeliste, Vice-Roy de tous les estats que le Roy Catholique possède en l'Amerique, qui fait sa demeure à Lima dans le Perou, lequel fit faire avec grande peine, & en partie par force une levée de cent hommes seulement, qui ne leur fut envoyée que huit ou neuf mois après, sous la conduite de Dom Sebastien Comacho.

Mais avant que de passer outre, il est à propos que je rapporte ce que j'ay observé de la riviere de la Plate, & des pays qu'elle baigne. Ceux du pays la nomment le Paraguay, mais plus vulgairement le grand Parana, & cela apparemment, parce que la riviere de Parana tombe dedans au dessus de la ville de las Corrientes. Son embouchure qui est sous le 35. degré du costé du Sud, au delà de la ligne equinoxiale, a environ 80. lieues de large, entre le cap de Castillos & celuy de Sant-Antonio. Quoiqu'elle soit assez profonde par tout, la route pour y entrer la plus commune & la plus ordinaire de ceux qui voyagent est du costé du Nord, depuis Castillos jusques à Montvidio, qui est à moitié chemin de Bonnes-ayres; & bien que

de Montvidio jusques à Bonnes-ayres il y ait un canal du mesme costé du Nord , où dans le moins profond on trouve trois brasses d'eau , on traverse pour plus de sureté vis à vis de Montvidio au canal de la mesme Riviere qui est au Sud , parce qu'il est plus large , & qu'il y a au moins trois brasses & demy d'eau aux plus bas endroits , tout le fond est de vase jusqu'à un banc de sable qui est à deux lieuës de Bonnes-ayres ; l'on prend là un Pilote pour passer jusques à un endroit que l'on nomme le Posso tout devant le Bourg , à un coup de canon de terre , où il n'y a que les vaisseaux qui ont permission du Roy d'Angleterre , qui y puissent entrer , les autres qui ne l'ont pas sont obligez de demeurer une lieuë plus bas. La Riviere est fort poissonneuse , mais il n'y a gueres que sept ou huit sortes de poissons bons à manger. Il y a aussi une grande quantité de ces Balaines qu'on appelle Gibars , & de Chiens marins , qui sont ordinairement leurs petits en terre , & dont la peau est propre pour faire des cuirs qui servent à plusieurs usages. On me dit qu'il y avoit environ cinq ou six ans que le liët de la riviere demeura presque à sec pendant quelques jours , & qu'il ne resta que le canal du milieu remply d'eau , encore y en avoit-il si peu , qu'on le passoit facilement à gué à cheval , comme on fait ordinairement la pluspart des Rivieres qui tombent dans celle de la Plate , où il se trouve aussi force Loutres qui ne sont gueres noirs , dont les peaux servent pour couvrir les Sauvages.

Le pays que la riviere de la Plate arrose du costé du Nord est une grande étendue de terres habitées seulement par certains Sauvages qu'on nomme Charuas ; la plus grande partie des costes & des petites Isles qui sont le long de la riviere , sont pleines de bois , où l'on voit quantité de Sangliers. Depuis le Cap de Castillos jusque à Rio-negro il n'y a aucune habitation , non plus que le long des costes de la mer depuis le mesme Cap jusque à San-Paulo qui confine au Bresil , quoique le pays , particulièrement le long de la Riviere , paroisse fort bon , estant coupé dans les plaines & dans les collines de quantité de petits ruisseaux , & que ce fust là où furent faites les premieres habitations des Espagnols , qu'ils quitterent depuis à cause de l'embarras qu'ils trouvoient à travers le grand Parana pour faire le voyage du Perou , & s'allerent habiter à Bonnes-ayres ; j'ay fait plusieurs descentes au deça de Rio-negro , mais je n'ay pas esté plus de trois quarts de lieuës dans le pays , où il ne se voit que fort peu de Sauvages , dont les demeures sont assez avancées dans les terres. Ceux que j'ay vûs sont assez bien faits , ont de grands cheveux , & fort peu de barbe , n'ayant pour tout vestement qu'une grande peau composée de plusieurs petites , qui leur traîne jusques aux pieds , & pour chaussure qu'une semelle de cuir , qui s'attache par dessus le pied. Ils ont pour ornement de teste une bande de quelque étoffe , qui leur serre le front , & tient leurs cheveux rangez en arriere. Les femmes n'ont point aussi d'autres vestemens que ces peaux , qu'elles ceignent vers les reins , & se couvrent la teste d'une espee de petit chapeau fait de jonc de diverses couleurs.

Depuis Rio-negro jusques à las Corrientes , & à la riviere de Parana , le pays est fort abondant en Taureaux & en Vaches : il y a aussi quantité de Cerfs , dont on tire des peaux qu'on fait passer pour veritables peaux de Buffles. Les Sauvages qui sont aux environs de Rio-negro sont les seuls de tous ceux qui sont répandus dans les pays jusques à la mer , qui ayent communication avec ceux de Bonnes-ayres ; & les Casiques & Couracas qui sont leurs chefs , rendent hommage au Gouverneur de ce lieu là , dont ils ne sont éloignez que de vingt lieuës ou environ.

Une des principales habitations des Espagnols qu'on rencontre de ce costé-là est celle de las Siete Corrientes , située vers la jonction des deux rivieres de Paraguay & de Parana. Le long de celles-cy il y a trois ou quatre bourgades assez éloignées les unes des autres , & fort peu peuplées , quoique ce soit un pays propre pour les vignes , & qu'il y en ait déjà suffisamment pour fournir de vin les pays circonvoi-

4
fins. Les habitans sont sous le pouvoir & la juridiction du Gouverneur, qui reside à l'Assomption, qui est la plus importante de toutes les places qu'ont les Espagnols en cette contrée-là: aussi cette ville qui est située sur la riviere de Paraguay, est assez avancée vers le mont de la riviere du costé du Nord, elle en est la Metropolitaine; ayant une Evesché, plusieurs Eglises & Convens de Religieux fort accommodez: elle est assez bien peuplée, à cause que la pluspart des faineans, & des gens qui ont mal fait leurs affaires, soit en Espagne, soit au Perou, s'y refugient ordinairement; le pays estant fort abondant en bled, millet, sucre, tabac, miel, bétail, bois de chefine propre à bâtir des navires, pins pour servir à la masture, & sur tout en cette herbe qu'on nomme l'herbe de Paraguay, dont on trafique en grande quantité par tout l'Occident, & qui oblige ordinairement les marchands de Chili & du Perou à avoir communication & commerce avec ceux de Paraguay, parce que sans cette herbe, dont on fait une boisson fort rafraichissante avec de l'eau & du sucre, qu'on prend un peu tiede, les habitans du Perou, Sauvages & autres, & sur tout ceux qui travaillent aux mines, ne pouroient subsister, d'autant que le terroir du pays estant tout mineral, les vapeurs qui en sortent les dessechent, les abattent, & leur ostent mesme jusqu'à la respiration, ce qu'on ne sçauroit reparer que par cette boisson, qui les humecte & rafraichit en sorte qu'ils prennent leur premiere vigueur.

Dans cette habitation de l'Assomption les originaires aussi bien que les autres, sont fort humains, & traitent parfaitement bien les étrangers. Ils vivent dans une tres-grande liberté de toutes choses, mesme à l'égard des femmes, jusques là qu'étant obligez (à cause de la chaleur) de coucher souvent à l'air, ils font étendre le soir leur matelats dans les rues, & y passent toute la nuit hommes & femmes ensemble, sans que personne y trouve à redire. Comme ils ont toutes les choses necessaires à la vie pour le boire & pour le manger, ils vivent dans une grande faineantise, & ne se mettent pas beaucoup en peine de negocier au dehors, ny d'amasser de l'argent, qui est pour cela fort rare parmy eux, se contentans de donner les denrées dont ils abondent, en troc & échange d'autres marchandises qui leurs peuvent estre necessaires.

Plus avant dans les terres, c'est à sçavoir vers le haut de la riviere d'Uruguay, tirant vers le Parana & la Province de Paraguay, il y a plusieurs habitations que les Peres Jesuites y ont établies par le moyen des colonies qu'ils y ont transplantées, & des Missions qu'ils y ont faites, ayant manié de telle sorte l'esprit des Sauvages de ces contrées-là, qui sont naturellement dociles, que les ayant retirez des bois & des montagnes, ils les ont rassemblez en diverses especes de bourgades, les ont reduits à une vie sociable, les ont instruits des veritez du Christianisme, & les ont rendus habiles aux arts mechaniques, à la Musique, à jouer des Instrumens, & à plusieurs autres choses necessaires à la commodité de la vie. *Ainsi ces Missionnaires, que le motif de la Foy a attiré en ces quartiers, y sont entretenus largement par les avantages qu'ils en tirent.* Le bruit des mines d'or qui enrichissent ce pays n'a pû estre tenu si secret, que les Espagnols n'en ayent découvert quelque chose, & entr'autres Dom Hiacinto de Laris, cy-devant Gouverneur de Bonnes-ayres, qui environ l'année 1653. eut ordre du Roy d'Espagne d'aller visiter ces habitations, pour voir en quel estat elles estoient, & reconnoistre l'importance du pays. Il y fut d'abord bien reçu, mais sur ce qu'on s'aperçut qu'il commençoit à découvrir quelque chose de sa bonté & de sa richesse, les Sauvages, qui craignent le travail des mines, se souleverent, & l'obligerent à s'en retourner avec tous ceux de sa suite, qui estoient au nombre de cinquante personnes. Le Gouverneur qui luy succeda en ayant eu une plus particuliere connoissance, en voulut profiter, prenant une liaison étroite avec les Jesuites de son Gouvernement, qui ont intelligence & commerce avec les autres; & ayant fait de

grands profits avec certains Hollandois qui estoient venus trafiquer à Bonnes-ayres, il engagea les Jesuites, auxquels il avoit confié cent mille écus en argent, à luy fournir de l'or pour cette somme, afin qu'il la pût plus commodément emporter: mais ce Gouverneur ayant esté arresté par ordre du Roy d'Espagne, pour avoir donné entrée à ces Hoillandois, & son or saisi & enlevé, on découvrit par l'essay qui fut fait de cet or, qui se trouva bien plus fin que celui du Perou, & par d'autres informations, qu'il venoit des mines découvertes par les Jesuites de ce pays-là.

De l'autre costé de la riviere de la Plate, qui est celui du Sud, depuis le Cap de saint Antoine jusques à 30. lieuës de Bonnes-ayres, la navigation est dangereuse, à cause des bancs qui y regnent, c'est pourquoy on la fait toujours du costé du Nord, comme il a esté dit: mais quand on est arrivé vis-à-vis de cet endroit-là, & que l'on a passé au Sud, la riviere est navigable, sur tout quand le vent d'Amont la fait enfler; car quand celui d'Ouest, qui est celui de terre, souffle, elle diminuë de beaucoup; mais quelque basse que soit l'eau, il y en a toujours trois brasses & demy, tant dans le canal du costé du Nord, qu'en celui du costé du Sud. C'est particulièrement lorsque l'on monte le long de ce canal qu'on commence à découvrir de la veüe ces belles plaines remplies de bétail, qui regnent jusques à Bonnes-ayres, & au delà jusques à la riviere de Solladillo, à 60. lieuës en deça de Cordoïa, lesquelles sont si remplies de bétail de toutes sortes d'especes, que quelque massacre qu'on en fasse tous les jours pour en avoir les peaux, on ne s'apperçoit d'aucune diminution.

Aussi-tost que nous fumes arrivés au Cap de Bonnes-ayres, nous en fîmes donner avis au Gouverneur, qui ayant sçu que nous estions munis d'une permission du Roy Catholique pour nostre voyage (sans laquelle il n'auroit pû & dû suivant ses ordres & la pratique ordinaire nous donner entrée dans sa place) nous envoya les Officiers Royaux pour faire visite de nostre vaisseau, ainsi qu'il est accoustumé. Cette visite estant faite, nos marchandises furent débarquées, & portées dans des magazins qu'on louë pour le temps qu'on en peut avoir besoin. Elles consistoient entr'autres en toiles de toutes sortes, particulièrement en celles de Rouen, qui est une marchandise qui se debite le mieux en ce pays là, comme aussi en étoffes de soye, rubans, fils, éguilles, épées, fers de chevaux, & autres ferailles, toutes sortes d'outils à travailler, drogueries, épiceries, bas de soye & de laine, draps, serges, & tous autres ouvrages de laine, & generalement en tout ce qui pouvoit estre propre aux habillemens, & pour le service des hommes & des femmes, dont nous avions esté informez que le debit en estoit facile & le negoce avantageux & profitable en ce pays-là. Et comme c'est l'usage, qu'aussi-tost qu'un Navire de permission, c'est à dire qui a la permission du Roy d'Espagne, est arrivé à Bonnes-ayres, le Gouverneur de la place, ou le Capitaine du vaisseau expedie un Courrier au Perou pour porter les dépêches d'Espagne quand il en a, sinon pour avertir les marchands de l'arrivée du vaisseau, sur lequel avis plusieurs se mettent incontinent en chemin pour venir à Bonnes-ayres se pourvoir des marchandises dont ils ont besoin, ou envoient des commissions à leurs correspondans sur le lieu, de faire emplette pour eux. Je fus dépeché pour l'un & pour l'autre sujet; car entre quantité de paquets de lettres que nous avions apportez, il y en avoit un assez gros de sa Majesté Catholique pour le Perou, enfermé dans une boëte de plomb, comme le sont ordinairement toutes les dépêches de la Cour d'Espagne pour les Indes, afin que si par malheur ceux qui en sont porteurs venoient à estre rencontrés à la mer par les ennemis, & à se trouver trop pressez par eux en sorte qu'ils n'eussent plus lieu de pouvoir executer l'ordre, de les jeter en ces rencontres dans l'eau, elles puissent couler promptement au fond de la mer, & échapper par ce moyen à la curiosité des ennemis. Je fus donc chargé de ce paquet, où il y avoit plusieurs depê-

ches au Vice Roy du Perou. & autres principaux Officiers de ces quartiers-là sur le sujet de la naissance du Prince d'Espagne, & il me fut aussi donné un memoire attesté par les Officiers Royaux de Bonnes-ayres, de quantité de nos marchandises, pour le faire voir aux Marchands de Porosi; sur la foy duquel je ne dois pas omettre de dire que l'achapt en fut fait par eux, & qu'ils ne les reçurent que sept ou huit mois après.

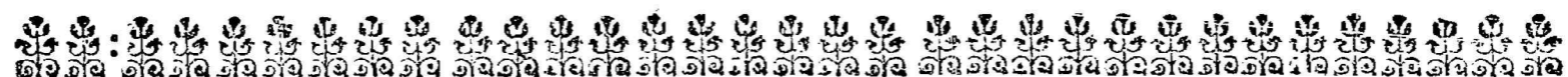
DESCRIPTION DE BONNES-AYRES.

Avant que de rien dire de mon voyage au Perou, je veux marquer icy ce que j'observay de Bonnes-ayres pendant le séjour que j'y fis. L'air y est assez temperé, à peu près comme en Andalousie, il n'y fait pas même si chaud, & les pluyes y sont presque aussi fréquentes en Esté qu'en Hyver. Celles qui viennent de chaleur produisent ordinairement une grande diversité d'espèces de crapaux qui sont fort communs dans le pays, mais qui ne sont pas venimeux. Le bourg est un peu élevé sur le bord de la riviere de la Plate, à une portée de mousquet du canal, en une encoignure de terre que fait un petit ruisseau qu'on nomme Riochuelo, qui y tombe à un quart de lieuë de là. Il est composé d'environ 400. maisons, sans clôture de murailles ny de fosses, & n'a pour defense qu'un petit fort de terre avec un fossé, qui commande sur la riviere, & où il n'y a que dix pieces de canon de fer, dont la plus grosse est de douze livres de balle. C'est là la demeure du Gouverneur, qui n'a que 150. hommes de garnison, qui sont trois Compagnies commandées par trois Capitaines, qu'il destituë à sa volonté, & qu'en effet il change souvent, en sorte qu'il n'y a presque point de bon Bourgeois dans le bourg qui n'en ait esté Capitaine. De plus ces Compagnies ne sont pas toujours complètes, parce que les Soldats qui sont tentez par la facilité qu'il y a de vivre dans le pays, s'évadent souvent, quoi qu'on tâche à les retenir par une forte paye, qui est par jour de 4. reaux de Plate, qui valent 18. sols, & un pain frais de 3. sols & demy, qui suffit pour la nourriture d'un homme: mais il y a 1200. chevaux domptez qu'il entretient dans une campagne proche de là pour son service ordinaire, & pour en cas de besoin monter les habitans du lieu, & en faire un petit corps de Cavallerie. Outre le Fort il y a encore à l'embouchure de ce ruisseau un petit bastion où l'on fait garde, & sur lequel il n'y a que deux canons de fer de trois livres de balle chacun: cela commande à l'endroit où les barques viennent aborder, charger & décharger les marchandises, lesquelles sont sujettes à la visite des Officiers de ce bastion, tant au débarquement qu'à l'embarquement. Les maisons du Bourg ne sont bâties que de terre, parce qu'il y a peu de pierres en toutes ces contrées-là jusques au Perou; & la couverture n'en est faite que de cannes & de paille; elles n'ont point d'étages, & le logement est au rez de chaussée: elles sont de grande étendue, parce qu'elles ont toutes des basses cours & de grands jardins pleins d'orangers, citronniers, figuiers, pommiers, poiriers, & autres sortes d'arbres, avec quantité d'herbages, comme choux, oignons, ail, laitues, pois, fèves, & sur tout les melons y sont excellens, la terre estant parfaitement bonne, & d'une qualité à produire toutes sortes de choses. On vit là fort commodément, & hors le vin qui y est un peu cher, toutes les autres denrées & victuailles, comme le bœuf, veau, mouton, cerf, poules, canards, oyes sauvages, perdrix, palombes, tourterelles, & toute autre sorte de venaison & de gibier y sont en tres-grande abondance, & à si bon marché, que par exemple la perdrix n'y coute qu'un sol la piece, & le reste à proportion. Il y a aussi une fort grande quantité d'autruches, dont il se voit des troupes comme de bétail, & quoi qu'elles soient bonnes à manger, il n'y a que les Sauvages qui en usent. On se sert de leurs plumes pour faire des parasols, qui sont fort commodes à

la campagne: leurs œufs sont bons, & tout le monde en mange communément, quoiqu'on dise qu'ils sont de dure digestion. J'ay veu une chose de ces animaux assez digne de remarque, c'est que quand les femelles couvent leurs œufs, & qu'elles sont prestes à les éclore, elles ont l'instinct, & pour ainsi dire la prévoyance de pourvoir à la nourriture de leurs petits: elles mettent pour cet effet cinq ou six jours avant qu'ils sortent de la coquille, quatre de leurs œufs aux quatre coins du lieu où elles couvent, elles les cassent après, & quand ils sont ainsi cassez, la nourriture s'y met, les vers & les mouches s'y engendrent & y croissent en une prodigieuse quantité, qui servent de nourriture aux petits aussi-tost qu'ils sont hors de la coque, & cela leur suffit jusqu'à ce qu'ils soient capables d'aller chercher leur nourriture ailleurs. Les maisons des plus riches habitans sont ornées par dedans de tapisseries de bergame, ou de taffetas, de tableaux, & d'autres ornemens & meubles assez honnestes; & tous ceux qui sont un peu accommodés ne se servent que de vaisselle d'argent, & ont beaucoup de valets qui sont Noirs, ou Moulates, Mestices ou Sauvages, Cabres ou Sambos, mais qui sont tous esclaves. Les Noirs ou Negres viennent de Guinée, les Moulates sont nez d'un Espagnol & d'une Noire, les Mestices d'un Espagnol & d'une Sauvage, & les Sambos d'un Sauvage & d'une Mestice; & sont tous differens en couleur & en poil. Ils employent ces gens-là au service domestique, à cultiver leurs métairies, où ils ont quantité de terres labourables, qui rapportent force bled, froment, orge & millet; à avoir soin des chevaux & des mules, qui ne vivent que d'herbes hyver & esté; à tuer les taureaux, & à faire toute autre sorte de service. Toute la richesse des habitans est en bétail, qui est en si grand nombre dans ce canton-là, que la campagne en est toute couverte, & particulièrement de taureaux, vaches, moutons, chevaux, jumens, mules, ânes, pourceaux, cerfs, & autres especes, tellement que sans une quantité prodigieuse de chiens qui mangent les petits veaux & autres jeunes bestes, il n'y auroit pas assez d'étendue pour ce bétail. On tire un si grand profit des peaux de ces animaux, que pour faire connoître jusques où il pourroit aller, si cela estoit bien ménagé, je n'ay qu'à dire que dans le temps que nous arrivâmes à Bonnes-ayres, les vingt-deux vaisseaux Hollandois que nous y trouvâmes furent chargez chacun au moins de treize à quatorze mille cuirs de taureaux, ce qui monte à plus de 300000. livres, qui ne furent achetez par les Hollandois que sept à huit reaux la piece, qui sont environ 56. sols, & qu'ils vendirent en Europe au moins 15. francs, qui est le prix le plus ordinaire. Comme j'estois étonné de ce grand nombre de bétail qu'on voit par la campagne, il me fut dit qu'il y avoit bien plus de sujet d'estre surpris de ce qu'ils pratiquent quelquefois quand ils aperçoivent des vaisseaux ennemis s'approcher de leurs costes, & vouloir mettre le monde à terre; c'est qu'ils n'employent autre defense pour empêcher l'entrée de leurs terres à cens gens-là, que d'assembler & faire avancer vers la marine & jusques sur le bord de la mer une si grande quantité de ces taureaux, vaches, chevaux, & autres animaux, qu'il seroit impossible à des hommes, quand bien ils n'apprehenderoient point la fureur de ces animaux indomptez, de se faire passage au travers de ce nombre infiny de bestes. Autrefois les premiers habitans du lieu marquoient chacun de sa marque celles qu'ils pouvoient prendre, & les enfermoient dans l'étendue de leurs métairies; mais elles sont multipliées de telle sorte, qu'ils ont esté contraints de les laisser aller; & on les va tuer presentement à la campagne à mesure que l'on en a besoin, ou que l'on veut amasser les cuirs. On marque seulement aujourd'huy les chevaux & les mules que l'on prend pour les faire nourrir dans les métairies, & les dompter & faire au service. Il y a des particuliers qui en font un grand trafic, & qui en envoient quantité au Perou, d'où ils en tirent beaucoup de profit, & les vendent 50. patagons la paire. La plupart des marchands de bétail sont fort riches; mais entre tous les negocians, les

plus puissans font ceux qui trafiquent des marchandises qu'on apporte de l'Europe : on en estime plusieurs riches de deux & trois cens mille écus, en sorte que quand un marchand n'a là que quinze ou vingt mille écus de bien, il ne passe que pour un petit mercier, & de ces derniers il y a bien 200. familles dans le bourg, qui font environ 500. hommes portans armes, outre leurs esclaves qui sont bien trois fois autant, mais qu'on ne doit pas considérer comme gens de défense, parce qu'ils ne sont point armez, & qu'il leur est mesme defendu d'avoir des armes, en sorte qu'il n'y a que les Espagnols & Portugais & leurs enfans (dont ceux qui sont nez dans le lieu, sont appellez Criolos pour faire difference de ceux qui sont nez en Espagne) & quelques Mestices, qui en portent; cela ne va pas, avec les soldats de la garnison du fort, à plus de 600. hommes, ainsi que j'ay remarqué en différentes revuës qui se faisoient à cheval trois fois l'année proche du bourg en un jour de feste, où j'ay observé qu'il y avoit plusieurs vieillards qui ne portoient point d'armes à feu, mais seulement leur epée au costé, une lance à la main, & une rondache sur l'épaule. Il est d'ailleurs à observer que ce sont la plupart gens mariez & chefs de famille, peu aguerris, qui aiment leurs plaisirs & commoditez, & sont fort adonnez aux femmes, en quoy ils sont en quelque sorte excusables, parce qu'il y en a plusieurs d'assez belles, blanches & bienfaites, & si fidelles à leurs maris, que quand elles se sont une fois abandonnées à quelqu'un, elles ne les changent pour quoy que ce soit, & il y va souvent du poison ou du poignard pour ceux qui les quittent trop legerement. Elles sont en plus grand nombre de beaucoup que les hommes, qui mesme ne sont pas tous Espagnols, y ayant parmy eux quelques François, Hollandois, & Gennois, qui passent toutefois pour originaires d'Espagne, car autrement ils n'y seroient pas soufferts, & sur tout ceux qui professeroient une autre Religion que la Catholique Apostolique & Romaine, lesquels ne seroient pas en repos à cause de l'Inquisition qui y est établie.

Il y a aussi un évêché, dont le diocèse n'a d'étendue que le bourg & celuy de Santa-Fè, avec les métairies dépendantes de l'un ou de l'autre. L'évêché est de 3000. patagons de revenu, qui font 8400. livres de nostre monnoye. L'église cathedrale qui est bastie de terre comme les maisons, est servie par huit ou dix Prestres. Les Jesuites y ont un college; les Dominicains, les Recolets, & les Religieux de la Mercy y ont aussi chacun un convent. Il y a de plus un hospital qui est peu fréquenté, parce que les pauvres sont fort rares en ce pays-là.



VOYAGE DV SIEVR AV PEROU.

EN partant de Bonnes-ayres pour mon voyage du Perou, je pris le chemin de Cordoue, & laissay Santa-Fè à main droite, dont il est bon de dire quelque chose en passant. C'est une habitation des Espagnols, de la dépendance du gouvernement de Bonnes-ayres : celuy qui y commande n'a que la qualité de Lieutenant, & ne fait rien que par les ordres du Gouverneur de Santa-Fè. Le bourg est petit, composé de 250. maisons, sans aucunes murailles, fortifications ny garnison, éloigné de Bonnes-ayres de 80. lieuës, du costé du Nord, & situé sur le bord de la riviere de la Plate, par laquelle les grands vaisseaux y pourroient aller, sans un grand banc qui incommode le passage un peu audeffus de Bonnes-ayres. Le poste de Santa-Fè est pourtant fort avantageux, à cause que c'est le seul passage du Perou, de Chili, & de Tucuman au Paraguay, & c'est comme le magasin des marchandises qu'on en tire, nommément de cette herbe, de laquelle nous avons déjà parlé, dont on ne se peut passer en ces royaumes-là. Le terroir y est aussi bon

bon & aussi abondant qu'à Bonnes-ayres : & comme l'on y est presque de la même manière, je n'en diray rien davantage pour reprendre la suite de mon voyage. L'on compte 140. lieues de Bonnes-ayres à Cordoia ; & parce qu'en plusieurs endroits il n'y a point d'habitations sur le chemin, je m'estois muni à mon départ de ce qu'on m'avoit dit estre nécessaire, particulièrement pour ma voiture, pour laquelle l'on m'avoit fait prendre trois chevaux & trois mules, conduits par un Sauvage qui me servoit de guide, dont partie estoit chargée de mon bagage, & l'autre estoit pour relayer sur le chemin, quand celui sur lequel j'estois monté se trouveroit las. Je vis pendant trente lieues, depuis Bonnes-ayres jusqu'à la riviere de Lucan, & même jusqu'à celle de la Recife, plusieurs habitations ou metairies cultivées par des Espagnols : mais au delà de la Recife jusqu'à la riviere de Salladillo il n'y en a aucune. Je dois remarquer en passant, que toutes ces rivières, aussi-bien que toutes les autres de la province de Bonnes-ayres, du Paraguay, & du Tucuman, qui tombent dans celle de la Plate, sont guéables, sur tout à cheval ; mais quand les pluies ou quelque autre accident en ont fait enfler & croître les eaux, il les faut passer à la nage, ou sur quelque fardeau, sur lequel un voyageur estant monté, un Sauvage le traîne à l'autre bord. J'ay esté obligé, ne sachant point nager, de me servir deux ou trois fois dans mon voyage de cette adresse quand je ne pouvois trouver de gué. Pour cet effet mon Sauvage alloit aussi-tôt tuer un taureau, le dépouillant de sa peau, qu'il remplissoit de paille, en faisoit avec des coroyes de la même peau un gros paquet, sur lequel je montois avec mes hardes, & luy se mettant à la nage, & prenant la corde à laquelle le fardeau estoit attaché, me traînoit d'un bord à l'autre de la riviere, qu'il faisoit après passer à mes chevaux & mules à la nage.

Toute l'étendue du pays entre la riviere de la Recife & de Salladillo, quoiqu'inhabitée, ne laisse pas d'estre fort abondante en bétail, & remplie d'arbres fruitiers de toutes sortes, hormis de noyers & de chataigners. Il y a des forests d'arbres de pavies, qui ont 3. ou 4. lieues d'étendue, dont le fruit est tres excellent, & se mange ordinairement cru : on le fait aussi cuire au four & au soleil, & on en fait de grandes provisions, comme on fait icy de pruneaux. Le bois de cet arbre est bon à bruler pour l'usage ordinaire, & l'on ne se sert gueres d'autre bois à Bonnes-ayres & aux environs. Les Sauvages qui habitent ces campagnes sont distinguez en deux sortes : les uns qui se soumettent volontiers aux Espagnols, sont appellez Panpistas ; & les autres Serranos, qui sont habillez de peaux comme les autres, mais qui leur font cruellement la guerre quand ils les rencontrent. Tous combattent à cheval ou avec des lances, dont les pointes sont de fer ou d'os aigus, ou avec des arcs & des fleches accommodées de même, & ayans des cuirs de taureaux pour la defense du corps, qui sont taillez à peu près comme des juste-au-corps sans manches. Ils ont des chefs qui les commandent tant en guerre qu'en paix, qu'on appelle Couracas. Quand ils ont pris en guerre quelqu'un de leurs ennemis, soit mort ou vif, ils s'assemblent tous, & après luy avoir fait mille reproches, que c'est luy ou ses parens qui ont tué leurs parens ou amis, ils le déchirent & coupent en plusieurs morceaux, qu'ils mangent après les avoir fait un peu rostir, & prennent le crâne de sa teste, dont ils se servent pour boire. Leur manger ordinaire est de la chaire crüe ou cuite des animaux qu'ils tuent, & particulièrement des jeunes chevaux, dont ils trouvent la chair plus delicate que celle des veaux. Ils usent aussi de poisson, qu'ils pêchent dans les rivières en grande abondance. Ils n'ont point d'habitations fixes, mais vont tantost à un endroit, tantost à un autre, & sont ordinairement plusieurs familles ensemble, qui vivent & dorment sous des tentes.

Je n'ay pû sçavoir au vray quelle estoit leur religion, mais l'on me dit qu'ils consideroient la Lune & le Soleil comme des divinitez : & voyageant par la cam-

pagne je vis un Sauvage qui estoit à genoux, le visage tourné vers le Soleil, qui crioit & faisoit quantité de gestes des bras & des mains. J'appris du Sauvage qui estoit avec moy, que c'estoit un de ceux qu'on nomme Papas, qui vont soir & matin s'agenouiller devant ces astres, & se tournent le matin vers le Levant, & le soir au Couchant, pour prier toutes ces pretendues divinitez de leur estre favorables, de leur donner beau temps, & de leur faire avoir avantage sur leurs ennemis. Et comme ils se postent en des endroits où il y a des echos qui leur répondent, ils croyent que c'est leur divinité qui parle; & les Papas vont après dire aux autres tout ce qu'ils veulent, tant sur ce qu'ils doivent faire, que sur le temps & les aventures qui leur doivent arriver. Ils n'observent pas beaucoup de ceremonies en leurs mariages; ils en font davantage aux funeraillies de leurs proches, dont une des principales est, qu'après avoir fait consumer leurs corps par le moyen d'un certaine terre dont ils les frottent, ils gardent les ossemens, & les portent le plus qu'ils peuvent avec eux, en de certaines caisses où ils sont enfermez; en quoy ils pretendent rendre un grand témoignage de l'amitié qu'ils ont eue pour leurs parens, auxquels aussi ils en donnent beaucoup de marques pendant leur vie, & dans le temps de leurs maladies & de leur mort.

Le long de la riviere de Salladillo il se voit une grande quantité de Peroquets ou Papagayes, comme les appellent les Espagnols, & de certains oiseaux qu'on nomme Guacamayos, qui sont de toutes couleurs, & deux ou trois fois plus gros que les Peroquets. La riviere est fort remplie d'une espece de poisson qu'on appelle Dorado, fort bon à manger, comme l'est aussi une autre sorte d'animal, qu'on ne sçait si c'est poisson ou chair, qui a quatre pieds & une longue queue, de la figure d'un Lezard.

Depuis Salladillo jusques à Cordoïa on marche le long d'une belle riviere abondante en poisson, qui n'est ny large ny profonde, & qu'on passe à gué en divers endroits. Sur le bord de la riviere on rencontre de petites habitations d'espace en espace d'environ trois à quatre lieuës, qui sont comme des maisons de campagne, habitées par des Espagnols, des Portugais, & des natifs du pays, qui y ont à souhait toutes les choses necessaires à la vie, & qui sont fort humains & charitables aux passans. Leur principale richesse est en chevaux & en mules, dont ils font trafic avec ceux du Perou.

Cordoïa est un bourg assis en une belle & fertile plaine, sur le bord d'une riviere plus grande & plus large que celle dont je viens de parler. Il est composé d'environ quatre cens maisons, bâties comme celles de Bonnes-ayres. Il n'y a ny fossez, ny murailles, ny fort pour sa defense: celui qui y commande est Gouverneur de toute la province de Tucuman; & quoique ce soit le lieu de sa residence ordinaire, il ne laisse pas d'aller quelquefois & selon les occurrences passer quelque temps à Sant Iago del Estro, à San Miguel de Tucuman, qui est la capitale de la province, à Salta, & à Xuxui. En chacune de ces habitations il y a un Lieutenant, qui a sous luy un Alcalde & quelques officiers pour l'administration de la justice. L'Evesque de Tucuman fait aussi sa plus ordinaire demeure à Cordoïa, où l'eglise catedrale est la seule paroisse de tout le bourg; mais il y a plusieurs convents de religieux, comme de Dominicains, de Recollets, de la Mercy, & un de religieuses. Les Jesuites y ont aussi un college, & leur eglise est la plus belle & la plus riche de toutes.

Les habitans sont riches en or & en argent, à cause du grand trafic qu'ils font en mules pour le Perou & autres endroits, lequel est si considerable, qu'il s'en debite tous les ans près de vingt-huit à trente mille de celles qui croissent dans leurs métairies. Ils les nourrissent ordinairement jusques à deux ans, qui est le temps auquel ils les mettent en vente, & en tirent six patagons de la piece. Les marchands de dehors qui les mènent à Sant-Iago, à Salta, & Xuxui, où ils les laissent croistre

& fortifier pendant trois ans , les conduisent après au Perou , où i's en trouvent aussi-tost le debit , parce qu'en ces quartiers-là aussi-bien que dans le reste de l'occident la plupart des voitures ne se font que sur des mules . Les mesmes habitans trafiquent aussi en vaches , qu'ils tirent des campagnes de Bonnes-ayres , & les font passer au Perou , où il est constant que sans cette subsistance on ne pourroit vivre qu'avec peine . Ce trafic est cause que cette habitation est la plus considerable du Tucuman , tant pour sa richesse & ses commoditez , que pour le nombre de ses habitans , dont on compte au moins cinq à six cens familles , outre les esclaves qui sont bien trois fois autant ; mais les uns & les autres n'ont la plupart pour armes que l'épée & le poignard , & sont peu soldats , l'air du pays & son abondance les rendant faineans & lâches .

De Cordoua je pris le chemin de Sant-Iago del Estro , qui en est éloigné de 90. lieuës . Dans ma route je trouvois de temps en temps , c'est à dire de sept ou huit lieuës en sept ou huit lieuës , des habitations particulieres d'Espagnols & de Portugais , qui vivent fort solitairement : elles sont toutes situées sur de petits ruisseaux , les unes aux coins des forests , qui sont frequentes dans ce pays-là , & sont presque toutes de bois d'algarobe , dont le fruit sert à faire leur boisson , qui est douce & piquante , & enivre comme le vin ; les autres dans les campagnes , qui ne sont pas remplies de bétail comme celles de Bonnes-ayres , mais qui en ont assez , & mesme au delà de ce qui est necessaire pour la subsistance de ceux qui y habitent , lesquels font quelque commerce de mules , comme aussi de coton , & de graine de cochenille qui sert à la teinture , que le pays produit .

Sant-Iago del Estro est un bourg d'environ 300. maisons , sans fossez ny murailles , situé en un pays plat , environné de forests d'algarobe , sur une assez grande riviere , qui peut porter bateau , & qui est assez poissonneuse . L'air y est fort chaud & fort étouffé , ce qui rend faineans & lâches ceux qui y habitent . Ils ont tous le visage fort jaûne , & ne s'adonnent qu'à leurs divertissemens , & peu au commerce . Ils ont plusieurs esclaves , & sont tous fort mal armez & peu aguerris . La plupart des femmes y sont assez belles , mais elles ont presque toutes une epee de loupe à la gorge , qu'on nomme en langue du pays *coto* . qui est apparemment ce que nous appellons goître . Le pays est assez fertile en gibier , bestes fauves , froment , seigle , orge , & fruits , comme figes , pavis , pommes , poires , prunes , guines , raisins , & autres . Il se trouve là aussi une grande quantité de tigres , qui sont mechans & carnassiers , de lions qui sont fort doux , & de guanacos , qui sont grands comme des chevaux , ont le col fort long , la teste fort petite , & la queue fort courte , dans le petit ventre ou estomach desquels se trouve la pierre dite bezoard . Il y a quatre eglises dans le bourg , sçavoir la paroisse , celle des Jesuites , celle des Recollets , & une autre . C'est là où l'Inquisiteur de la province du Tucuman fait sa residence ; il est prestre seculier , & a des commissaires ou lieutenans sous luy , qui sont établis par luy dans tous les autres bourgs de la province .

Après avoir demeuré trois jours à Sant Iago , j'en partis pour me rendre à Salta , qui en est à 100. lieuës , & laissant San Miguel du Tucuman à main gauche , qui est un bourg de la force de Sant Iago , je pris la route d'Esteco , trouvant dans mon chemin quelques petites habitations des Espagnols répandues çà & là , & peu de sauvages . Le pays est plat , & divisé en plaines assez fertiles , & en forests qui sont remplies d'algarobe & de palmiers qui portent des dattes un peu plus petites que celles du Levant , comme aussi de quantité d'autres sortes d'arbres , entre autres de ceux d'où distille le bray , & de ceux qui produisent la cochenille & le coton . On rencontre plusieurs petits lacs , aux environs desquels il se produit une grande quantité de sel , dont usent ceux du pays . Je demeuray un jour à Esteco pour faire quelques provisions de vivres . Sa situation est sur une grande riviere fort large ,

qu'on ne laisse pas de passer à gué à cheval. Le bourg estoit autrefois aussi grand & aussi considerable que Cordoia, mais il est presentement ruiné, n'y ayant pas plus de trente familles qui y sont restées, les autres ayant deserté à cause du grand nombre de tigres qui mangent les enfans, & quelquefois les hommes quand ils les peuvent surprendre; & d'une furieuse quantité de mouches venimeuses, qui piquent fort, dont le pays est si remply à quatre ou cinq lieuës du bourg, que l'on ne scauroit alier dehors, qu'on ne soit masqué. Le pays d'ailleurs est assez fertile en bled, orge, fruits & vignes, & seroit assez abundant en bétail, si les tigres ne le mangeoient pas.

D'Esteco à Salta il y a quinze lieuës : on pourroit dire que cette étendue de pays seroit comme celle dont je viens de parler, si elle n'estoit en quelques endroits sabloneuse. Quand on approche de Salta environ de deux lieuës on le découvre facilement, à cause qu'il est dans un fond au milieu d'une belle plaine, fort fertile en bleds, vignes, fruits, bétail, & autres choses nécessaires à la vie; environné de collines & de montagnes assez hautes en quelques endroits. Le bourg est sur le bord d'une petite riviere, sur laquelle il y a un pont : il y peut avoir environ 400. maisons, & cinq ou six eglises & convents, dont les bâtimens sont de la structure de ceux que j'ay cy-devant décrits. Il n'est ceint d'aucunes murailles, fortifications ny fosses : mais les guerres que les habitans ont eues avec leurs voisins, les ont rendus plus aguerris & plus soigneux d'avoir des armes que les autres. Ils sont environ 500. hommes, tous portans armes, outre les esclaves, moulates & noirs, qui sont bien trois fois autant. C'est un lieu de grand abord, à cause du commerce assez considerable qui s'y fait en bled, en farine, en bétail, en vin, en chair salée, en suif, & autres marchandises dont ceux du pays negocient avec ceux du Perou.

A douze lieuës de là est Xuxui, qui est le dernier bourg du Tucuman du costé du Perou. Sur la route d'un lieu à l'autre il y a quantité de petites habitations ou metairies, & plus qu'en aucun autre endroit, quoique le pays ne soit pas si beau ny si fertile, & que ce ne soit presque que collines & montagnes. Le bourg de Xuxui est d'environ 300. maisons : il n'est pas fort peuplé à cause des guerres continuelles que ses habitans, aussi-bien que ceux de Salta, ont avec les sauvages de la vallée de Calchaqui, qui les harcellent continuellement. La cause de ces guerres vient de ce que le gouverneur du Tucuman, nommé Dom Alonso de Mercado & de Villa-Corta, ayant esté averty que c'estoit dans cette vallée qu'estoit la maison des derniers Incas rois du Perou, qui se nommoit la maison blanche, & qu'il y avoit là des tresors & des richesses considerablees, que ceux du pays gardoient comme une marque de leur ancienne grandeur, en donna avis au Roy Catholique, & luy demanda permission de la conquerir, pour la soumettre comme les autres sous sa domination; ce qu'il obtint. Pour venir à bout de son dessein il crut qu'il y falloit employer Dom Pedro Bohories, de la nation Morisque, natif d'Estramadure, comme estant une personne qui ayant une grande habitude & intrigues avec les sauvages, seroit plus propre qu'aucun autre pour le faire réussir; mais la chose eut un succès tout contraire : car ce Bohories s'estant rendu chez les sauvages de cette vallée, & ayant gagné leurs esprits, au lieu de s'acquitter de sa commission, songea à s'établir parmy eux; à quoy il réussit si bien, que par ses ruses & ses adresses il se fit elire & connoistre pour leur roy, en suite il se declara contre ce gouverneur, commença à luy faire la guerre vers l'année 1658. & le mit plusieurs fois luy & les siens en déroute : ce qui a donné occasion à plusieurs peuples sauvages, qui estoient sous la domination Espagnole, d'en secouër le joug pour se joindre à ceux de la vallée, qui par cette jonction se sont rendus fort considerablees. C'est là aussi que se refugient les esclaves du Perou, particulièrement ceux qui servent aux mines, quand ils se peuvent évader; & la retraite assurée qu'ils y trouvent

yen attire une si grande quantité, que les Espagnols n'auroient pas la moitié du monde qui leur est nécessaire pour le travail des mines, s'ils ne faisoient venir des Negres de Congo, d'Angola, & d'autres endroits de la coste de Guinée par le moyen de certains Gennois qui les vont querir, & les leur vendent au prix porté par les traitez qu'ils font avec eux pour cela.

De Xuxui à Potosi l'on compte 100. lieues, & le chemin en est fort fâcheux, n'y ayant mesme que celuy-là seul pour passer du Tucuman au Perou. A deux lieues de Xuxui je commençay à entrer dans les montagnes, entre lesquelles est une petite vallée fort étroite, qui règne jusques à Omagoaca, qui est à 20. lieues de là, & le long de laquelle coule une petite riviere, que l'on est obligé de passer & de repasser fort souvent. L'on n'est pas engagé quatre lieues dans ce chemin, que l'on rencontre des volcans, qui sont des montagnes de soufre, qui s'enflamment de temps en temps, crevent, & jettent des terres dans la vallée, qui rendent le chemin si fangeux quand il pleut en suite, comme il arrive presque toujours, qu'il faut attendre quelquefois cinq ou six mois, & mesme jusqu'à l'esté, que le chemin soit sec pour le passer. Ces volcans s'étendent l'espace de deux lieues sur cette route, & dans cette etendue il n'y a aucunes habitations d'Espagnols ny de sauvages, mais au delà & jusques à Omagoaca il s'en trouve quantité de petites, occupées seulement par ces derniers, & dépendantes de quelques bourgades qui sont gouvernées par des chefs qu'ils appellent Couracas, qui ont au dessous d'eux un Cacique qui les commande, & dont la demeure est à Omagonca, qui est un bourg de 200. maisons, bâties de terre, & mal ordonnées. Le terroir des environs n'en est pas fort bon; l'on y seme pourtant du bled & quantité de millet, dont ces sauvages usent ordinairement. Pour du bétail ils en ont fort peu, & mangent communément des chairs de beuf sechées au soleil, que les marchands leurs apportent, & de chèvres & des moutons que ce pays produit.

La plupart de ces sauvages sont Catholiques, & vivent suivant les regies de la religion: ils ont une eglise à Omagoaca, qui est servie par des prestres, qui viennent de fois à d'autres pour y célébrer la messe. Ces prestres demeurent à Socchoa, qui est l'habitation de Dom Paulo d'Obando, qui est un Espagnol né dans le pays, seigneur propriétaire de cette contrée, dans laquelle est comprise non seulement toute la vallée d'Omagoaca, mais encore une grande etendue de terres au delà, ce qui fait bien environ 60. ou 80. lieues de pays, où il y a une grande quantité de vigognes, de la laine desquels ce seigneur tire de grands profits. Il prend ces animaux avec grande facilité, par le moyen des sauvages ses sujets, qui n'ont autre peine que de faire une grande enceinte de rets ou rezeaux de la hauteur d'un pied & demy, ausquels sont attachées quantité de plumes d'oiseaux, qui voltigent au gré du vent. L'enceinte faite plusieurs de ces sauvages chassent, & font entrer les bestes dedans, comme on fait en France les sangliers dans les toiles, après quoy il y en a qui viennent à cheval dans cette etendue, où les bestes estant enfermées, & n'osant approcher des rets à cause des plumes qui leur font peur, ils en affomment & tuent tel nombre qu'ils veulent avec certaines boules qui sont attachées avec des cordes.

Depuis Omagoaca jusques à Maio l'on compte trente lieues, & l'on ne rencontre le long de ce chemin que fort peu d'habitations de sauvages, parce qu'il fait un si grand froid l'hyver en ce pays-là, qu'ils n'y peuvent pas durer.

De Maio l'on va à Toropalca par des plaines qui sont fort agreables: le bourg est de 200. maisons, habitées par des sauvages catholiques. Il y a un Portugais qui y demeure avec sa famille.

Au delà de Toropalca est la contrée qu'on appelle de Chichas, fort montagneuse, où il y a quantité de mines d'or & d'argent, & de ferreries où se prepare le metal. Elle a 25. lieues d'etendue jusqu'à Potosi, où j'arrivay après 63. jours de marche.

Descriptio
de la ville
de Potofi &
de ses mi-
nes.

Je ne fus pas plus tost descendu de cheval chez un marchand du lieu, à qui j'avois esté recommandé, que je fus conduit par luy vers le presidant de la province de los Charcas, à qui la depêche du Roy d'Espagne, dont j'estois chargé, estoit adressée, comme au principal directeur des affaires de sa Majesté Catholique en cette province, dans l'estendue de laquelle est Potofi, où il fait sa plus ordinaire demeure, quoique la ville de la Plata en soit la capitale. Après luy avoir remis la depêche, je fus mené vers le corregidor, pour luy rendre celle qui estoit pour luy; en suite je fus chez les autres pour qui j'en avois aussi: & tous me reçurent fort bien, particulièrement le presidant, qui me regala d'une chaîne d'or, pour la bonne nouvelle que je luy avois apportée.

Mais avant que de passer outre, il est à propos de faire quelque description de la ville de Potofi, comme j'ay fait des autres. Les Espagnols la qualifient de ville imperiale, sans qu'aucun m'en ait pu dire la raison: elle est située au pied de la montagne qu'on nomme Arazaffou, & coupée par le milieu d'un ruisseau qui vient d'un lac enfermé de murailles, lequel est au dessus de la ville environ un quart de lieue, & est comme le reservoir des eaux nécessaires pour le travail des ferreries. La partie de la ville qui est en deçà du ruisseau, vis à vis de la montagne, est élevée sur une petite colline, & c'est la plus grande & la plus habitée; car il n'y a presque dans celle qui est du costé de la montagne, que ferreries, & les maisons de ceux qui y sont employez. La ville n'a ny murailles, ny fosses, ny forteresse pour sa defense: l'on y compte jusqu'à 4000. maisons bien bâties & de bonnes pierres, ayant plusieurs étages à la mode d'Espagne. Les eglises y sont assez belles, & toutes richement parées d'argenterie & de tapifferies & autres ornemens, & sur tout celles des religieux & religieuses, dont il y a plusieurs convents de divers ordres, qui sont fort accommodez. Cette ville n'est pas des moins peuplées du Perou, d'Espagnols, de Mestices, d'étrangers, & de gens du pays, que les Espagnols appellent Indios, de Moulates & de Negres. L'on y fait état de trois à quatre mille Espagnols naturels, portans armes, qui ont la reputation de tres braves & bons soldats. Les Mestices ne sont guere moins en nombre, ny moins adroits à l'épée, mais la plupart sont faineans, querelleurs & traitres, & c'est pourquoy ils portent ordinairement trois ou quatre juppons ou justaucorps de buffle les uns sur les autres, qu'une épée ne scauroit percer, pour se parer contre les coups de trahison. Il n'y a pas beaucoup d'étrangers, & ce sont partie Hollandois, Irlandois & Gennois, partie François, dont la plupart sont Malouins, Provençaux & Basques, & passent pour Navarrois & Biscayens. Quant aux Indiens on les fait monter à près de 10000. sans compter les Moulates & les sauvages Noirs; mais il ne leur est pas permis de porter ny épées ny armes à feu, non pas mesme aux Couracas & Caciques, quoique tous puissent aspirer à tous degrez de chevalerie & benefices, & y soient souvent élevez pour leurs services & leurs bonnes actions. Ils n'ont pas non plus la permission d'estre vestus à l'Espagnole, mais ils sont obligez de porter un habillement different, qui consiste en un justaucorps sans manches, qu'ils ont sur la chemise, à laquelle leur rabat & leurs manchettes à dentelle sont attachées; un haut-dechauffe large par le bas à la Françoisise, les jambes nues, & des souliers à cru. Les Noirs & les Moulates estant au service des Espagnols, sont habillez à l'Espagnole, & peuvent porter des armes: & tous esclaves Indiens après dix ans de service sont mis en liberté, & ont les mesmes avantages que les autres. La police est fort exacte dans la ville, par le soin qu'en prennent vingt-quatre magistrats qui y veillent sans cesse, outre le Corregidor & le Presidant de los Charcas, qui dirigent les choses à la maniere d'Espagne. Il faut observer que hors ces deux principaux officiers, tant à Potofi que par tout ailleurs dans les Indes, tout le monde, soit chevaliers, gentilshommes, officiers ou autres se mêlent du commerce: il y en a qui font un si grand profit, que dans la ville de Potofi l'on en nomme quelques-uns de

deux, de trois, voire mesme de quatre millions, & plusieurs de deux, trois & quatre cens mille-écus de bien. Le commun peuple y est aussi fort à son aise; mais tous sont fort fiers & hautains, allans toujours fort bien convertis, soit de brocard d'or & d'argent, ou d'étoffe d'écarlate & de soye, garnie de quantité de dentelles d'or & d'argent. Ils sont aussi richement meublez chez eux, n'y ayant personne qui ne soit servy en vaisselle d'argent. Les femmes des gentilshommes & des bons bourgeois y sont fort resserrées, & encore plus qu'en Espagne, elles ne sortent de la maison que pour aller à la messe, ou pour faire quelque visite, ou pour se trouver aux festes publiques, encore assez rarement. La plupart sont adonnées à une espece de débauche, qui est de prendre du coca: c'est une plante qui vient du costé de Cusco, laquelle estant mise en rouleaux & désechée, elles la mâchent comme on fait le tabac, & cela les échauffe & les rend quelquefois si ivres, qu'elles deviennent en un état où l'on peut faire d'elles tout ce qu'on veut. Les hommes usent aussi assez communément de ce coca, qui fait les mesmes effets sur eux que sur les femmes. Du reste ils sont assez sobres dans leur boir & leur manger; quoiqu'ils ayent abandonné toutes les choses necessaires à la vie, comme beuf, vache, mouton, volaille & gibier, fruits crus & confits, bleds & vins, qui leur sont apportez de dehors, & mesme de fort loin, ce qui fait que ces denrées sont cheres, en sorte que les petites gens, particulièrement ceux qui sont peu accommodez, auroient peine à vivre en ce lieu-là, sans l'abondance d'argent qui y roule, & la facilité d'engagner quand ils veulent travailler.

Le meilleur argent de toutes les Indes & le plus pur est celuy des mines de Potosi: les principales ont esté trouvées dans la montagne d'Aranzasse, où quoiqu'on ait tiré une quantité prodigieuse d'argent des veines où le metal paroissoit evidemment, & qui sont presentement épuisées, on en trouve presque aussi abondamment dans les endroits où l'on n'a point cy-devant fouillé; l'on ne laisse pas mesme d'en tirer des terres qui ont esté autrefois jetées à quarante lieues de là. Les ouvertures, les puits & les traverses qui sont dans les montagnes, ayant esté reconnu qu'il s'y en estoit formé de nouveau depuis ce temps-là; ce qui fait bien voir leur qualité propre pour la production de ce metal: mais il vray qu'elles n'en rendent pas tant que la mine ordinaire qui se trouve par veines entre les rochers. Il y a encore d'autres fortes de veines de terre, qu'on appelle Paillaco, qui est dure comme de la pierre, & de la couleur de l'argille, lesquelles on negligeoit cy-devant, & qui neanmoins, ainsi que l'expérience a fait voir, n'estoient pas tant à mépriser, puisque la facilité qu'on a d'en tirer l'argent à peu de frais, fait qu'on y trouve un profit assez raisonnable.

Outre les mines de cette montagne il y en a quantité d'autres aux environs, & plus éloignées, qui sont assez bonnes, entre autres celles de Lippes, de Carangas & de Porco; mais celles d'Ouroures, qui sont nouvellement découvertes, sont meilleures.

Le Roy d'Espagne ne fait travailler à aucune des mines, il les abandonne aux particuliers qui en font la découverte, lesquels en demeurent les maistres, après toutefois que le Corregidor en ayant fait la visite, les en a declarez propriétaires, aux conditions & privileges accoutumez: le mesme Corregidor leur designe & marque aussi la superficie du terrain où ils peuvent faire les ouvertures de la mine au dehors, sans que cela restreigne & limite leur travail pour le dedans, chacun ayant pouvoir de suivre la veine qu'il a trouvée, quelque étendue & profondeur qu'elle ait, quand bien elle traverseroit celle qu'un autre fouilleroit proche de là: tout ce que le Roy se reserve, outre ses droits dont nous parlerons cy-aprés, c'est la direction generale par ses officiers sur tout le travail des mines, & de faire fournir les sauvages qui y sont employez, afin d'empêcher le desordre qu'il y auroit, si la liberté estoit à chaque propriétaire des mines d'en prendre telle quantité

suivre pour éviter les mauvaises rencontres, & achever leur voyage en sûreté : quant aux galions du Perou, après avoir repris une nouvelle charge à Panama, ils s'en retournent à Lima, prenant diverses routes à cause de la contrariété du vent qui les retient deux & trois mois à la mer. Estant là ils distribuent ce qu'ils ont pour le Perou, & le reste est enlevé par les marchands du Chili, qui en échange fournissent quantité de marchandises de leur pays, qui consistent en cuirs de marroquin, qu'on appelle en langage du pays cordouan, en cordages, chanvres, bray & gouldron, en huiles, olives & amandes, & sur tout en quantité d'or en sable, qui se tire des rivieres de Copiapo, Coquinbo, Valdivia, & autres qui tombent dans la mer du Sud. A propos de ces marchandises du Chili il faut toucher quelque chose de cette grande province ou royaume. A l'embouchure des rivieres dont je viens de parler, il y a de bons ports & des villes, qui sont environ de quatre à cinq cens maisons, & assez peuplées. Les plus considerables sur la coste sont Valdivia, la Conception, Copiapo, & Coquinbo. Valdivia est fortifiée, & il y a garnison, qui n'est ordinairement composée que des bannis & malfaiteurs des Indes : les trois autres sont villes marchandes. Plus avant dans la terre est Sant-Iago de Chili, qui est la capitale de tout le Chili, où il y a aussi une forte garnison, & quelques troupes réglées, à cause de la guerre continuelle que les sauvages nommez Aoucans leur font. Au delà dans les montagnes il y a la petite province de Chicuito, dont les principales places sont San Juan de la Frontera, & Mendoza, aux environ desquelles il croist force bled & quantité de vignes, qui fournissent le pays de Chili & la province de Tucuman jusques à Bonnes-ayres.

Trois semaines après mon arrivée à Potosi on fit les réjouissances pour la naissance du prince d'Espagne, qui durerent quinze jours de suite, pendant lesquels le travail cessa par toute la ville, dans les minieres & aux environs, & tout le monde, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, soit Espagnol, étranger, indien ou sauvage, ne songea qu'à faire quelque chose d'extraordinaire pour la feste. Elle commença par une cavalcade que le corregidor, les vingt-quatre magistrats de la ville, les autres officiers, les principaux d'entre la noblesse, & les notables marchands firent par la ville, revestus superbement; tout le reste du peuple, & particulièrement les dames estant aux fenestres, leur jettant quantité d'eaux de senteur, force regales de confitures seches : les jours suivans on fit divers jeux qu'ils appellent les uns *inegos de toros*, les autres *inegos de cañas*, plusieurs sortes de mascarades, comedies, ballets, musique de voix & d'instrumens, & autres divertissemens, qui se faisoient un jout par les gentilshommes, un autre par les bourgeois, tantost par les orfevres, tantost par ceux qu'ils appellent *mineros*; d'autres furent faits par les diverses nations, & d'autres par les Indiens, le tout avec une magnificence & une dépense extraordinaire. La réjouissance des Indiens est digne d'une remarque particuliere; car outre qu'ils estoient revestus richement & de differente maniere assez bigearre, avec leurs arcs & leurs fleches, ils avoient fait dresser en une nuit & une matinée, dans la grande place publique, un jardin en forme de dedale, les parterres ornez de fontaines jaillissantes, garnis de toutes sortes d'arbres & de fleurs, pleins d'oiseaux, & de toutes sortes d'animaux sauvages, comme lions, tygres, & d'autre espece; au milieu dequoy ils firent mille autres réjouissances & ceremonies extraordinaires. La penultieme journée surpassa toutes les autres, ce fut une course de bague, qui se fit aux dépens de la ville, avec des machines surprenantes. Il parut d'abord un navire tiré par des sauvages, de grandeur & de port d'environ cent tonneaux, avec son artillerie, ses gens d'equipage lestement vestus, ses ancres, ses cordages & ses voiles qui estoient enflés par le vent, qui de bonne fortune souffloit le long de la rue par où on le trainoit à la grande place : sitost qu'il y fut arrivé, il salua la compagnie par une décharge de tout son canon; & en mesme temps un seigneur Espagnol representant un empereur

d'Orient, qui venoit se conjouir de la naissance du prince, descendit du vaisseau, suivy de six gentilshommes & d'un train fort lesté, qui conduisoit leurs chevaux, sur lesquels estant montez ils allerent tous saluer le president de las Charcas, & luy firent un compliment, pendant lequel leurs chevaux se mirent & se tinrent à genoux, ayant esté instruits à cela: ils furent en suite saluer le corregidor & les juges du camp, de qui ayant eu permission de courre la bague contre les tenans, ils s'en acquitterent tres galamment, & reçurent de fort beaux prix de la main des dames qui les distribuoient. La course de bague estant finie, le vaisseau & quantité de petites barques qu'on amena s'avancerent pour attaquer un grand chaú d'artifice, où l'on feignoit que le protecteur Cromwel, qui estoit alors en guerre avec le Roy Catholique, estoit enfermé, & après un assez long combat de feu d'artifice, le feu se prit au vaisseau, aux barques & au chaú, & tout fut consumé. Il fut ensuite distribué & répandu parmy le peuple quantité de pieces d'or & d'argent au nom du Roy Catholique, & il y eut mesme des particuliers qui furent si prodigues, qu'ils jetterent aussi à la populace jusques à deux & trois mille écus d'argent monnoyé. Les réjouissances se terminerent le lendemain par une procession, qui fut faite de la grande eglise à celle des Recollets, où le saint Sacrement fut porté, accompagné de tout le clergé & de tout le peuple: & comme le chemin de l'une à l'autre eglise avoit esté déparé à cause des festes precedentes, on le repara pour la procession, de barres d'argent, en sorte que tout le chemin qu'elle fit en estoit couvert. L'autel qui servit de repozoir en l'eglise des Recollets estoit si paré de figures, de vases & de plaques d'or & d'argent, ornées de diamans, de perles & d'autres pierreries, que je ne croy pas qu'il se puisse rien voir de plus riche; aussi tous les bourgeois y avoient apporté tout ce qu'ils avoient de plus rare. La dépense extraordinaire qui fut faite en cette feste a esté estimée monter à cinq cens mille écus & davantage.

Les divertissemens estant finis, le reste du temps que je demouray à Potosi fut employé à achever les marchez des marchandises dont j'avois apporté la facture, lesquelles je m'obligeois de faire livrer dans certain temps à Xuxui franches de tous frais de voiture jusques-là. Je pris la plus grande partie de mon payement en argent, sçavoir en patagons, en vaisselle, en barres & en pignas, qui est l'argent vierge, & le surplus en laines de vigognes: & ayant entierement achevé les affaires pour lesquelles j'avois esté envoyé à Potosi, j'en partis pour retourner à Bonnes-Ayres par le mesme chemin par lequel j'estois venu. J'avois fait charger tous mes ballots sur des mules, qui sont les voitures ordinaires pour passer les montagnes qui separent le Perou du Tucuman: mais quand j'eus atteint Xuxui, je jugeay à propos de me servir de la voye des charrettes, qui est bien plus commode, & je continuay ainsi mon voyage. Après donc une marche de quatre mois j'arrivay heureusement à la riviere de Lucan, à cinq lieuës de Bonnes-Ayres, où je rencontray Ignatio Maleo, qui estoit venu audevant de moy: il s'estoit rendu là par la riviere dans un petit batteau, dont nous resolûmes de nous servir pour envoyer secrettement à nostre vaisseau la plus grande partie de l'argent que j'avois apporté: nous estimâmes qu'il en falloit user ainsi, pour éviter le risque de la confiscation que nous aurions courüe en le faisant passer par Bonnes-Ayres, à cause des defenses qu'il y a contre le transport de l'or & de l'argent, quoiqu'elles ne soient pas toujours fort regulierement observées, les gouverneurs en laissant quelquefois sortir en cachette volontairement, moyennant quelque present, ou en n'y prenant pas garde de si prés.

Je ne dois pas omettre de dire icy que la raison pour laquelle les Espagnols ne veulent pas permettre le transport & la sortie de l'argent du Perou & des autres provinces voisines par la riviere de la Platte, ny que toutes sortes de vaisseaux y aillent trafiquer sans permission, c'est qu'ils ont considéré que s'ils laissoient le

commerce libre de cette coste-là où le pays est bon & abondant en toutes choses, la terre fertile, l'air fort sain, & les voitures commodes, les marchands qui trafiquent dans le Perou, le Chili & le Tucuman, quitteroient bien-tost la voye des galions, & la route ordinaire par les mers du Nord & du Sud, & par la terre ferme qui est embarassante & incommode, pour prendre le chemin de Bonnes-Ayres; & cela feroit infailliblement deserter la pluspart des villes de la terre ferme, dont l'air est fort mal sain, & où l'on n'a pas si abondamment les choses necessaires & commodes à la vie.

Nostre argent ayant donc esté mis en sureté par la precaution dont nous avions usé, je me rendis à Bonnes-Ayres avec le reste de nos marchandises. Je n'y fus pas plus tost arrivé, que nostre retour pour l'Espagne fut resolu: mais afin que dans la visite qui se devoit faire à l'accoutumée par les officiers royaux sur nostre vaisseau avant la sortie du port, il n'y pust estre rien trouvé qui donnast lieu à aucune confiscation, nous jugeâmes à propos de ne faire embarquer d'abord que les grosses marchandises, sçavoir les laines de vigognes, les cuirs de plusieurs especes, & entre autres seize mille peaux de taureaux, avec quantité d'autres ballots & des coffres appartenans aux passagers qui devoient s'en revenir avec nous, & environ trente mille écus en argent, qui est toute la somme qu'il est permis d'emporter pour subvenir aux besoins qui peuvent arriver dans ce voyage, & pour le payement des equipages. Mais après que la visite fut faite, on acheva de charger l'argent que nous avions caché, qui pouvoit monter avec le reste de la charge du vaisseau à la valeur de trois millions de livres.

Nous partîmes de Bonnes-Ayres au mois de May 1659. en compagnie d'un vaisseau Hollandois commandé par Isaac de Brae, qui estoit aussi richement chargé: il nous engagea de faire nostre route de concert avec luy, à cause qu'il prenoit l'eau, & le mal ayant augmenté dans la suite du voyage, nous fûmes obligez de relâcher en l'isle de Fernando de Lorona, à trois degrez & demy de la ligne, du costé du Sud. Ce fut un bonheur pour nous aussi-bien que pour l'Hollandois, de nous estre arrestez là; car ayant voulu par precaution faire provision d'eau nouvelle, nous apperçûmes que la plus grande partie de celle que nous avions prise à Bonnes-Ayres s'estoit écoulée, & que de cent barriques que nous en croyions encore avoir, il ne nous en restoit encore que trente; c'est pourquoy bien que l'eau que nous trouvâmes là fust fort fade, & qu'elle eust cette mauvaise qualité, que de donner d'abord un dévoyement à tous ceux qui en buvoient, il en fallut remplir nos barriques. Il arriva un accident assez fâcheux à ceux qui furent employez pour l'aller puiser dans la roche d'où elle sortoit, c'est que s'estant dépouillez & mis presque à nud pour travailler avec plus de commodité, la chaleur du soleil les piqua si fort, qu'elle leur rendit le corps tout rouge, & leur fit venir ensuite de grosses bubes & pustules aux endroits où elle avoit le plus violemment dardé, dont ils furent tres-incommodez, & souffrirent beaucoup durant quinze jours.

Je descendis à terre pour visiter l'isle, qui a bien une lieuë & demy de circuit ou environ, & n'est habitée de personne. Un de nos pilotes me dit que les Hollandois l'avoient occupée pendant qu'ils tenoient Fermanbues au Bresil; & qu'ils y avoient un petit fort, dont il se voyoit encore quelques vestiges; qu'ils y semoient & recueilloient du millet & des feves; & qu'ils y nourrissoient quantité de volailles, de chevres & de pourceaux. Nous y vîmes une grande quantité d'oiseaux, dont il y en avoit quelques-uns bons à manger. Nous demeurâmes là quatre jours; & comme nous vîmes que les Hollandois n'estoient pas encore si-tost en estat de continuer leur route, ayant esté obligez de mettre leurs marchandises à terre, & leur vaisseau sur le costé pour le raccommoier, nous mîmes à la voile; & après une assez incommode navigation par les tempestes que nous souffrions, qui nous poufferent tantost vers les costes de la Floride, tantost vers d'autres, nous apperçûmes

enfin celles d'Espagne. Au lieu d'aller à Cadis, dans l'apprehension que nous avions de rencontrer les Anglois qui estoient encore en guerre avec les Espagnols, nous jugeâmes à propos de gagner S. Ander, où nous arrivâmes heureusement environ la my-Aoust. Nous apprîmes à l'abord, que les galions d'Espagne estoient venus mouiller au mesme port à leur retour du Mexique, pour la mesme raison qui nous y avoit amenez, & qu'il n'y avoit que deux jours qu'ils en estoient partis: & comme les officiers du Roy Catholique, qui avoient esté envoyez pour les recevoir, y estoient encore, nous nous avifâmes de traiter avec eux, tant pour sauver l'amende que nous avions encouruë pour n'estre pas retournez au lieu d'où nous estions partis, que pour n'estre pas sujets à la visite; & moyennant 4000. pagotons que nous leur donnâmes, nous fûmes quittes & exempts de toute recherche. Nous déchargéâmes donc là nostre argent & nos marchandises, dont partie fut ensuite envoyée à Bilbao, & partie à S. Sebastien, où en peu de temps elles furent vendues & distribuées à plusieurs marchands qui les transporterent en divers endroits pour en faire le debit. Quand nous eûmes achevé la vente de toutes nos marchandises, il fut dressé entre les interessez du vaisseau un estat & compte bien exact de la dépense & du profit qu'ils avoient fait en ce voyage, dont je ne m'amuseray point à faire le détail; je diray seulement pour en donner en gros quelque connoissance, que la dépense consistoit premierement en 250000. écus fournis & employez à l'achat des marchandises dont nostre vaisseau avoit esté chargé à Cadis, & au payement des droits de sortie d'Espagne, 74000. tant de livres pour le fret du vaisseau pendant dix-neuf mois, à raison de 3900. liv. par mois; plus en 43000. tant de livr. pour la paye pendant le mesme temps de 76. matelots tant grands que petits, à raison de dix écus par mois l'un portant l'autre; plus en 30000. écus pour les victuailles pendant le mesme temps, tant pour les gens d'équipage que pour les passagers, desquelles on avoit fait une assez bonne provision, à cause que dans ces longs voyages au delà de la ligne il faut bien nourrir les gens d'équipage, & avoir force confitures, liqueurs & autres regales pour les passagers; plus en 2000. écus pour les droits d'entrée à Bonnes-Ayres, & pour les presens aux officiers du lieu, & en 1000. écus pour les droits de sortie; plus en dépenses, droits & frais des voitures des marchandises depuis Bonnes-Ayres jusques à Potosi, & de Potosi jusques à Bonnes-Ayres, à raison de 20. écus pour quintal ou cent pesant; plus en 4000. écus pour l'exemption de la recherche & de la visite au retour en Espagne; & enfin en quelques autres dépenses tant pour les droits d'entrée des marchandises en Espagne, que pour autres choses non prévues, lesquelles ne montoient pas à de grandes sommes; c'estoient là à peu près les principaux articles de la dépense, laquelle payée & defalquée il se trouva de profit 250. pour cent, y compris celuy qu'on avoit fait sur les cuirs, dont on avoit retiré quinze de la piece, qui est le prix ordinaire, quoiqu'elle n'eust coûté qu'un écu de premier achat; ensemble le gain que l'on avoit fait sur les passagers, dont nous avons eu dans nostre bord plus de 50. tant en allant qu'en revenant, ce qui estoit assez considerable; car par exemple un homme seul avec son coffre avoit payé 800. écus, & le reste à proportion pour son passage & pour sa nourriture.

Nous apprîmes à S. Ander, que les vaisseaux Hollandois que nous avons vu à Bonnes-Ayres, estoient arrivez heureusement à Amsterdam; mais que l'ambassadeur d'Espagne ayant sceu qu'ils venoient de la riviere de la Plate, & en avoient rapporté une prodigieuse quantité d'argent & de marchandises tant pour le compte des marchands Hollandois, que pour celuy de plusieurs Espagnols qui avoient profité du retour de ces vaisseaux pour revenir en Europe, & qui faisoient remettre leur argent d'Amsterdam à Cadis & à Seville par lettres de change, outre des marchandises d'Hollande qu'ils y envoyoient, en avoit donné avis au conseil des Indes à Madrid, lequel ayant jugé cet argent & ces effets sujets à confiscation, à cause des

defenses qui sont faites à tous Espagnols de trafiquer sur des vaisseaux étrangers, & de transporter l'argent ailleurs qu'en Espagne, en avoit fait arrester & confisquer la plus grande partie, le reste ayant esté sauvé par l'adresse de quelques marchands qui ne s'estoient pas tant hâtez que les autres; le mesme ambassadeur ayant à cette occasion remontré de quelle consequence il estoit de tolerer la continuation de ce commerce des étrangers dans la riviere de la Plate, & de n'en pas arrester le cours: le Conseil deférant à ses avis fit promptement equipper un vaisseau à S. Sebastien, qu'il fit charger d'armes & d'hommes pour envoyer à Bonnes-Ayres, avec des ordres bien precis tant de se saisir de la personne du gouverneur, qui avoit permis à ces vaisseaux Hollandois l'entrée & le trafic dans le pays, que pour faire une exacte information des habitudes & intelligences que les Hollandois y avoient prises, comme aussi pour y rétablir si-bien les choses, en fortifiant les garnisons, & les armant mieux qu'elles n'avoient encore esté par le passé, afin qu'elles fussent en estat à l'avenir de resister aux étrangers, & de leur empecher la descente & la communication dans le pays. Peu de temps après nostre arrivée Ignatio Maleo capitaine de nostre vaisseau reçut ordre de la Cour d'Espagne de se rendre à Madrit, pour informer le Conseil des Indes de l'estat où il avoit vu & laissé les choses à Bonnes-Ayres: il voulut que je l'accompagnasse en ce voyage; ce que je fis. Aussi-tost que nous fûmes arrivés à Madrit, il donna des memoires non seulement de tout ce qu'il avoit observé dans la riviere de la Plate, mais aussi des moyens qu'on pouvoit pratiquer pour faire perdre la pensée aux étrangers d'y aller trafiquer; premierement en entretenant deux bons vaisseaux de guerre dans l'entrée de la riviere, qui pussent disputer & empecher le passage aux navires marchands qui voudroient monter jusqu'à Bonnes-Ayres; en second lieu en y envoyant tous les ans deux navires chargez de toutes les choses dont ceux de ce quartier-là n'auroient avoir besoin, afin qu'étant suffisamment pourvus ils ne songeassent plus à favoriser l'entrée & la descente aux étrangers qui y pouvoient aller: il proposa encore de changer la route ordinaire pour les marchandises qu'on envoie au Perou & qu'on en rapporte par la voye des galions, & de l'établir par la riviere de la Plate, d'où il assurait que les voitures se feroient plus commodément, à meilleur marché, & à moins de risque par terre au Perou, qu'elles ne se peuvent faire par l'autre chemin. Mais de toutes ces propositions le Conseil d'Espagne n'ayant goûté que celle d'envoyer à Bonnes-Ayres deux vaisseaux chargez de marchandises propres pour le pays; & Maleo ayant obtenu que ce seroit luy à qui la permission & la commission en seroit donnée, sur cette assurance nous nous en revînmes en Guipuscoa pour nous disposer à ce voyage, & donner ordre à nos affaires; nous les avançâmes si bien, qu'en peu de temps nous eûmes un vaisseau prest à faire voile, que Maleo avoit fait acheter à Amsterdam, & avoit fait venir au port du passage, chargé en partie de marchandises d'Hollande, avec d'autres qu'on avoit prises à Bayonne, à S. Sebastien & à Bilbas à la grosse aventure, à l'achat desquelles j'avois esté employé, & m'y estois engagé en consequence de la procuration de Maleo.

Dans ces entrefaites & attendant l'expédition de la permission qui avoit esté promise par le Conseil d'Espagne, il se rencontra que le Baron de Vateville étant pressé de passer en Angleterre en qualité d'ambassadeur de la part du Roy Catholique, & ayant ordre de se servir du premier vaisseau qui seroit prest, prit celuy de Maleo, qui ne servit pourtant qu'à conduire son bagage, d'autant que le Roy de la grande Bretagne luy envoya dans le mesme temps une fregate, sur laquelle il traversa la mer. Pendant le sejour que Maleo fut obligé de faire en Angleterre, il fit de nouvelles provisions pour son voyage des Indes; & voyant qu'on ne luy envoyoit point la permission, s'avisa de prendre du Baron de Vateville comme capitaine general de la province de Guipuscoa, une commission sous mon nom & sous celuy de Pascoal Hiriarte commandant son vaisseau pour aller en course contre les Portugais sur

la coste du Bresil, afin que cela nous pût servir de pretexte pour pouvoir arriver à la riviere de la Plate. Estant munis de cette expedition nous nous embarquâmes, & ayant relâché au Havre de Grace, pour mettre à terre N . . . qui avoit jugé à propos de retourner à Madrid pour solliciter celle du Conseil d'Espagne pour les deux vaisseaux avec lesquels nous estions convenus qu'ils nous devoient venir joindre à Bonnes-Ayres, nous continuâmes nostre route, & après plusieurs traverses nous arrivâmes dans la riviere de la Plate. En y entrant nous rencontrâmes deux vaisseaux Hollandois qui venoient de Bonnes-Ayres; dont les capitaines nous apprirent que l'un d'eux n'avoit jamais pû obtenir permission d'y trafiquer; mais que l'autre estant arrivé le premier, dans une conjoncture où le gouverneur estoit obligé d'envoyer promptement à sa Majesté Catholique une dépêche fort importante concernant le bien de son service, avoit esté si heureux, qu'en luy promettant de se charger de son courrier pour l'Espagne, il avoit trouvé moyen de se défaire de toutes ses marchandises, & de remporter une tres-riche charge, en quoy il disoit bien vray; car ayant eu la prevoyance avant que d'aborder au port, de divertir ses plus riches marchandises, & de les laisser en une isle plus bas, & n'ayant retenu & exposé à la visite que les grosses dont il avoit fait une fausse facture au prix du pays, séparée de la generale, il en avoit fait monter la valeur à 270000. écus: il avoit transigé avec le gouverneur, que moyennant l'abandonnement qu'il luy en feroit, celui-cy luy donneroit 22000. cuirs à un écu la piece, 12000. livres de laine de vigognes à 4. liv. 10. s. la livre, 30000. écus d'argent pour payer son equipage, ce qui avoit esté executé; mais sous le pretexte de ce marché, & pendant qu'on chargeoit les cuirs sur le vaisseau, le capitaine avoit vendu tous ses plus riches marchandises, & pour cent mille écus qu'elles valaient il en avoit tiré quatre cens mille pour le moins, en quoy le capitaine du vaisseau & le gouverneur avoient fait chacun un grand profit: mais ce gouverneur qui se nommoit Don Alonze de Mercado & de Villacorta, homme tout à fait des-intereffé & nullement sujet à l'argent, avoit fait connoître que le profit estoit pour le Roy son maistre, & en effet il luy en donnoit avis par le même courtier.

Nous étant séparés de ces vaisseaux, nous fûmes mouiller devant Bonnes-Ayres; mais quelques instances & quelques offres que nous pussions faire d'abord & depuis à ce gouverneur, il ne nous voulut jamais accorder la permission de mettre nos marchandises à terre, & d'en faire aucun debit à ceux du lieu, parceque nous n'en avions pas la licence d'Espagne; il consentit seulement que nous allâssions de fois à d'autres à la ville pour y prendre les choses necessaires pour nostre subsistance, & des victuailles pour nostre equipage: il observa cette rigueur pendant onze mois, après lesquels il survint une occasion qui l'obligea à nous mieux traiter, & à entrer en quelque sorte d'accommodement avec nous. Il y avoit un autre vaisseau Espagnol dans le port, qui estoit celui qui un an avant nostre arrivée avoit apporté d'Espagne les troupes & les armes pour renforcer les garnisons de Bonnes-Ayres & du Chili, dont j'ay cy devant parlé; il y estoit demeuré depuis ce temps-là pour son negoce particulier, mais le capitaine qui le commandoit ne put faire ses affaires si secrettement, qu'il ne vint aux oreilles du gouverneur, qu'il vouloit au prejudice des defenses emporter une grande quantité d'argent; & de fait il surprit une somme de cent quatorze mille écus toute preste à estre enlevée, dont le capitaine n'ayant pu avoir raison, & apprehendant une plus grande avanie, mesme d'estre arrêté, mit son vaisseau à la voile pour s'en retourner en Espagne, sans attendre les dépêches pour le Roy Catholique, dont le gouverneur le vouloit charger avec l'information qu'il avoit fait faire des intelligences que les Hollandois avoient prises dans le pays, laquelle il desiroit envoyer promptement en Espagne avec quelques personnes qu'il avoit fait arrester,

qui estoient coupables de cette intelligence, entre lesquelles estoit un capitaine nommé Alberto Janson, Hollandois. La fuite de ce vaisseau Espagnol obligea donc le gouverneur de changer de conduite à nostre égard; & pour faciliter le retour de nostre vaisseau, dont il jugea à propos de se servir faute d'autre, pour porter en Espagne ses dépêches & ses prisonniers, il nous permit, quoique tacitement, sous condition que nous nous en chargerions, de faire nos affaires, & d'enlever quatre mille cuirs: mais comme nous avions de grandes habitudes avec les marchands du lieu, nous ménageâmes si bien toutes choses sous la faveur de cette permission, que nous fîmes le debit de toutes nos denrées, & remportâmes une riche charge en argent, en cuirs & en autres marchandises, après quoy sans perdre temps nous reprîmes le chemin d'Espagne.

A nostre arrivée dans la riviere de la Coruña en Galice nous eûmes avis par des lettres que N . . . avoit envoyées sur les ports de tous costez, qu'il y avoit ordre du Roy Catholique de nous arrester à nostre retour, à cause que nous avions esté à Bonnes-Ayres sans congé, cela nous fit refoudre (après avoir renvoyé au gouverneur de la Coruña par le major de Bonnes-Ayres qui estoit venu sur nostre vaisseau pour les affaires de ce pays-là, les dépêches & les prisonniers dont nous estions chargez) de sortir de la riviere, & d'aller à dix lieuës de là à la rade de Barias, où ayant trouvé un petit bâtiment, je fis charger dessus la plus grande partie de ce que j'avois pour mon compte & pour celuy de mes amis. Le gouverneur de la Coruña en estant averty, détacha après moy un heu pour m'arrester; mais j'usay de telle diligence & de telle adresse, que ce heu ne me put jamais joindre, de maniere que j'aborday heureusement en France au port de Socoa, où je sauvay ainsi le fruit de mes travaux & d'un si long voyage. Le grand vaisseau que j'avois laissé à la rade de Barias n'eut pas un sort si favorable, & fit pour ainsi dire naufrage au port; car ayant quitté la rade de Barias pour aller promptement à celle de Santonge mettre à couvert toutes les marchandises qu'il avoit au delà des quatre mille cuirs dont il estoit fait mention dans son registre, & ayant commencé d'en faire transporter six mille dans un vaisseau Hollandois qu'il y rencontra, le mauvais temps le contraignit de relâcher au port du passage, où il fut confisqué avec toute sa charge au profit du Roy d'Espagne, sous le pretexte dont il a déjà esté parlé, qu'il n'avoit point eu la permission de sa Majesté Catholique pour son voyage.

Pendant que ces choses se passaient, le sergent-major de Bonnes-Ayres arriva à Madrit, & le Roy Catholique ayant fait examiner les dépêches dont il estoit porteur, qui touchoient principalement la nécessité qu'il y avoit d'envoyer un nouveau secours d'hommes & de munitions de guerre, pour augmenter les garnisons de Bonnes-Ayres & du Chili afin d'assurer davantage le pays contre les entreprises des étrangers, & mesme des sauvages du Chili, fit promptement equiper trois vaisseaux à cet effet, dont la conduite fut donnée à N . . . : il y fut embarqué quantité de munitions, mais pour le secours d'hommes de guerre, il ne fut que de 300. soldats, dont on fit passer la plus grande partie dans le Chili. On envoya aussi par le mesme vaisseau des jurisconsultes & des gens de droit, pour former un siege de justice ordinaire qu'ils appellent audience, à Bonnes-Ayres, où il n'y avoit auparavant que quelques officiers pour la decision des affaires courantes, les grandes étant renvoyées pardevant l'audience établie à Chaquifaca, autrement nommée la Plata, dans la province de los Charcas, à 500. lieuës de Bonnes-Ayres.

N . . . étant de retour de ce voyage revint à Oyarson dans la province de Guipuscoa son pays natal, d'où m'ayant fait sçavoir de ses nouvelles, nous convînmes d'avoir une entrevuë secreta sur la frontiere, où nous étant trouvez, nous nous rendîmes compte l'un à l'autre de nos communes affaires, & par ce compte il se trouva redevable envers moy d'environ 60000. livres, dont il ne m'a point fait encore raison.

